

Prosodie non-structurale et plurisémié

François Nemo et Mélanie Petit



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rsp/1179>
DOI : 10.4000/rsp.1179
ISSN : 2610-4377

Éditeur

Presses universitaires d'Orléans

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015
Pagination : 85-102
ISSN : 1285-4093

Référence électronique

François Nemo et Mélanie Petit, « Prosodie non-structurale et plurisémié », *Revue de Sémantique et Pragmatique* [En ligne], 37 | 2015, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 07 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rsp/1179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rsp.1179>

PROSODIE NON-STRUCTURALE ET PLURISÉMIE

François Nemo & Mélanie Petit

(LLL, UMR7270, Université d'Orléans)

1.0. INTRODUCTION

Notre objectif va être de discuter le rôle de la prosodie dans la conception que l'on peut se faire de l'interface sémantique/pragmatique, en nous appuyant sur différents travaux récents traitant de la relation entre polysémie et prosodie lexicale et sur la prosodie non-structurale.

Il s'agira aussi de montrer que si l'existence d'une prosodie lexicale et non-structurale implique une remise en cause radicale des conceptions linéaires de l'interprétation formulées il y a près de 40 ans, elle impose aussi une représentation plurisémique de l'interprétation linguistique.

Le propre des modèles linéaires de l'interprétation est de postuler que :

- l'interprétation se fait en deux étapes successives, la première étant une étape linguistique (et sémantique), la seconde étant une étape non-linguistique (et pragmatique) ;
- le sens linguistique se calcule à l'intérieur du *module* syntaxique, et donc par définition même de ce qu'est un module, sans aucune interférence extérieure (Borg, 2004) ;
- ce sens linguistique sert ensuite de point de départ à un processus pragmatique d'interprétation ;
- tout ce qui dans l'interprétation n'est pas produit par le module syntaxique est produit par des principes pragmatiques (*e.g.* coopération, pertinence).

Nous montrerons que cette conception syntactico-centrique de l'interprétation linguistique et non-linguistique, qui a été beaucoup critiquée et amendée tant les falsifications ont été nombreuses¹ est intenable dès lors qu'est pris en compte le rôle de la prosodie dans :

- l'interprétation de « ce qui est dit » ;
- l'existence d'un commentaire métadiscursif (« ce qui est dit sur ce qui est dit »),

avec comme résultat d'interdire toute représentation de l'interprétation linguistique et non linguistique qui fasse abstraction du caractère *intoné* des mots et des phrases énoncés.

Le fait que l'intonation joue un rôle dans l'interprétation est pour tout un chacun un truisme. Pour autant, établir la nature précise de ce rôle n'a en linguistique rien eu d'évident, jusque dans les années 70 parce que la linguistique ignorait résolument le sens, et ensuite parce que si certains phénomènes comme la focalisation (prosodique) ont été bien étudiés du point de vue de leur effet sur l'interprétation, la caractérisation globale du rôle de l'intonation est restée au travers de la notion d'*intonational meaning* prisonnière d'une conception spécifique (et erronée) de l'interface entre sémantique et pragmatique.

Cette notion – introduite au début des années 80 pour décrire « the use of *suprasegmental* phonetic features to convey “post-lexical” i.e. *sentence-level* pragmatic meanings in a *linguistically structured way* » (Ladd, 2008) – propose en effet une caractérisation parfaitement cohérente avec les modèles linéaires de l'interprétation déjà évoqués, centrés sur le sens phrastique, avec une mise en relation directe de l'intonation avec *l'interprétation pragmatique des phrases* et une négation explicite de tout rôle dans l'interprétation des mots ou des phrases.

C'est donc contre cette conception *a priori* du rôle sémantique de la prosodie que nous parlerons désormais de prosodie non-structurale (PNS), et ce y compris au niveau lexical. Nous définirons ainsi d'une part la PNS comme :

toute forme libre de réalisation intonative d'une séquence linguistique de quelque nature que ce soit à même d'exercer une contrainte sur l'interprétation (à quelque niveau que ce soit).

¹ À l'origine, les modèles linéaires concevaient le sens linguistique comme équivalent aux conditions de vérité de la phrase – et donc la pragmatique comme le sens moins les conditions de vérité (Gazdar, 1979). Devant le constat massif du fait que le sens propositionnel n'était pas prédictible à partir des seuls éléments fournis par la phrase, ils ont élaboré une distinction entre forme logique et forme propositionnelle, la première seule constituant le sens linguistique. Couplée à la thèse de la modularité, la démarche a conduit à une conception de plus en plus minimaliste du sens linguistique

et nommerons prosodie lexicale libre :

toute forme libre de réalisation intonative d'une unité lexicale conduisant à donner à un emploi de cette unité lexicale une interprétation à la fois spécifique et réitérable.

Ainsi définies, la PNS comme la PLL doivent être reconnues comme des objets incontestables de toute sémantique linguistique, dès lors que celle-ci est définie comme *l'étude de toutes les contraintes linguistiques qui pèsent sur l'interprétation.*

Nier l'existence de toute PNS et de toute PLL supposerait donc dans ce cadre de postuler simultanément ou séparément que :

- il n'y aurait pas de prosodie libre ;
- la prosodie libre n'exercerait aucun effet sur l'interprétation ;
- la prosodie libre n'existerait qu'au niveau de la phrase ou à tel ou tel autre niveau ;
- la prosodie libre ne pèserait que sur l'interprétation de tel ou tel type d'éléments ou de niveaux

et de prouver chacune des ces affirmations en les testant sur les données, toute axiomatisation *a priori* de celles-ci n'ayant aucun sens scientifique.

Or il est tout à fait clair qu'il est possible – dans des contextes absolument équivalents au niveau du cotexte comme de la situation – d'obtenir des paires minimales (ou des n-uplets) avec variation corrélée et réitérable de la forme intonative et de l'interprétation. Ce qui revient à dire qu'il y a bien de la variation intonative à la fois non contrainte structuralement et significative interprétativement.

Phénomène que l'on peut illustrer par l'exemple d'un échange comme :

- ça va ?
- ça va.

dont la structure est fixe pour ne pas dire figée mais qui peut recevoir des interprétations très différentes selon l'intonation associée à chacun des éléments (voire au dialogue prosodique existant entre celles-ci).

Ce qui revient à montrer que même dans des cas de communication très figée, tout discours a vocation à communiquer une information beaucoup plus fine que l'information prédictible en absence de PNS. Il existe ainsi plusieurs façons de poser la question initiative (*ça va ?*), non explicables en termes sémantiques (contenu) ou syntaxiques (forme interrogative), et de même, plusieurs façons très différentes de répondre à cette question – y compris en termes d'interprétation vériconditionnelle de la réponse – qui elles aussi ne sont explicables ni en termes syntaxiques ni en termes sémantiques.

2. PROUVER L'EXISTENCE DE LA PNS ET DE LA PLL. DONNÉES AUTHENTIQUES, PAIRES MINIMALES, PAIRES MINIMALES AUTHENTIQUES

2.1. PRÉAMBULE

Les sémanticiens, lorsqu'ils étudient sur corpus des centaines d'emplois d'un signe donné, comme *enfin* par exemple (Cadiot et al, 1985 ; Nemo, 2000 ; Hansen, 2005a et 2005b ; Petit, 2009), et lorsqu'ils classent ces emplois à l'aide de tests sémantiques, peuvent en arriver à être suffisamment certains de leurs classements pour être capables de mettre directement en relation caractérisations prosodiques et caractérisations sémantiques des emplois, y compris en affinant la description sémantique quand des patterns prosodiques différents sont observés dans une même classe (Nemo et Petit, 2012 ; Petit, 2010).

Les travaux menés sur la prosodie lexicale libre (Petit, 2009) montrent ainsi à propos d'un ensemble d'items lexicaux (*enfin, quelques, en fait*) que les sens d'emploi de ces mots sont prosodiquement discriminables, démarche qui est actuellement en cours d'automatisation².

Néanmoins, il est toujours possible, faute d'expérience de la sémantique ou par manque de confiance dans la fiabilité de celle-ci, de douter des correspondances mises au jour, en particulier quand on tend à penser par ailleurs que la prosodie observée doit forcément être phrastique et syntaxiquement contrainte.

Or, ce débat est de plus compliqué par un problème méthodologique, lié au fait que la sémantique travaille (et doit travailler) sur des exemples authentiques qui bien évidemment sont syntaxiquement hétérogènes, tandis que l'étude de l'interface syntaxe/prosodie tend à se faire par l'étude de paires minimales non authentiques, certes homogènes syntaxiquement mais sans garantie cette fois que les exemples contrastés ne soient pas des artefacts prosodiques ou plus encore ne soient en réalité associés à des interprétations sémantiques et pragmatiques très hétérogènes. La solution à ce dilemme, sorte de Charybde et Scylla méthodologique, serait bien évidemment de travailler sur des *paires minimales authentiques*, autrement dit sur des données syntaxiquement homogènes (micro-syntaxiquement homogènes), de façon à neutraliser autant que possible la dimension syntaxique et de façon à pouvoir étudier variation sémantique (et pragmatique) et variation prosodique sur un terrain incontestable³.

² Le projet DIASEMIE (Discrimination Automatique des Sens d'Emploi des Mots par l'Intonation) mené actuellement à l'Université d'Orléans a pour objet de mettre au point des outils pour la discrimination automatique des sens d'emplois de différents lexèmes du français et de l'anglais comme *oui* et *yes*. Utilisant des milliers d'emplois de chaque item, il vise aussi à l'automatisation de la navette entre caractérisation sémantique et prosodique.

³ La reconnaissance de la variation en sémantique ne doit pas être confondue avec

Si la recherche de telles paires minimales authentiques ne va bien évidemment pas de soi, il est néanmoins possible comme nous allons le voir maintenant sur quelques exemples d'isoler sur données authentiques des formes de récurrence⁴ suffisamment homogènes pour rendre objectivable la prosodie libre recherchée.

2.2. EXEMPLE 1 EXTRAIT DE « ASTÉRIX ET OBÉLIX CONTRE CÉSAR » DE CLAUDE ZIDI

Le premier exemple est un échange verbal extrait du film « Astérix et Obélix contre César ». Trois personnages sont présents dans cette scène, César, Détritus, son subordonné – un soldat gradé – et Malosinus, un simple légionnaire. César parle à Détritus qui reprend systématiquement ce qui est lui dit pour le répéter à Malosinus, pour ne pas avoir à répondre à César car, n'ayant pas rempli ses obligations, cela le mettrait en difficulté. Assez vite, César s'exaspère et on a donc l'échange suivant :

- Détritus à Malosinus : *Misérable ! Malheureux !* (Malosinus est tombé dans une embuscade tendue par les Gaulois et s'est fait voler le trésor de César, ce que lui reproche Détritus avec colère)
- César à Détritus : *Tu es au courant ?* (César demande sans irritation à Détritus s'il savait qu'un village gaulois résistait à l'autorité romaine)
- Détritus à Malosinus : *Tu es au courant ?* (Pour ne pas avoir à répondre à César, Détritus retourne la question avec colère à Malosinus)
- César à Détritus : *C'est à toi que je parle, Détritus !* (Se rendant compte du stratagème de Détritus, César s'énervé et recadre la situation)
- Détritus à Malosinus : *C'est à moi, Détritus, que parle César.* (Détritus retourne une fois de plus les propos de César, à son avantage, en présentant avec fierté le fait que César daigne lui adresser la parole)

Qu'observe-t-on dans cet échange en cascade ? D'abord que si la première répétition (« *Tu es au courant ?* ») est à la fois une paire minimale phonématique stricte, illustrant dans un contexte unique la différence interprétative induite par la prosodie libre, elle ne l'est pas référentiellement puisque le référent de *tu* change dans les deux énoncés. Ensuite que la seconde répétition, bien que n'étant pas une paire minimale stricte du fait notamment de la substitution de *César* à *je* et de *moi* à *toi*, l'est en revanche du point de vue de l'interprétation

l'attribution à chaque énonciation d'une individualité axiomatiquement irréductible, pour la même raison que reconnaître l'existence de milliers de feuilles sur un arbre n'autorise pas à nier l'existence des branches. La possibilité d'objectiver par des tests le *partage* de certains éléments interprétatifs associés à la possibilité d'objectiver ensuite la discriminabilité prosodique des ensembles ainsi constitués sont en ce sens incontestables.

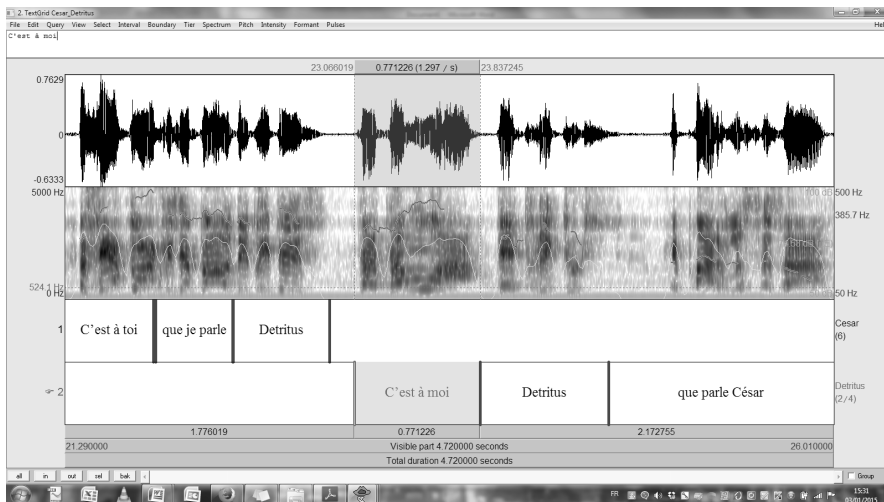
⁴ Le fait que la prosodie soit libre ne signifie pas qu'elle doive varier dans chaque emploi. Le propre des emplois est de pouvoir se transformer par simple récurrence en usages, ce qui peut conduire à une lexicalisation des paires forme/interprétation correspondant à un contexte-type (cf. Nemo & Petit, 2010).

vériconditionnelle/propositionnelle/locutoire qui elle ne change pas puisque « *je* » a bien comme référent « *César* » et « *toi* » et « *moi* » comme référent « *Détritus* ».

César à Détritus : *C'est à toi que je parle Détritus*

Détritus à Malosinus : *C'est à moi, Détritus, que parle César*

Or, l'important est qu'il s'avère que la reprise de Détritus travestit complètement l'interprétation de l'énoncé initial dont il reprend certes les termes mais qu'il transforme de *reproche* en *éloge* par modification de la forme prosodique. Car là où le premier énoncé « *C'est à toi que je parle Détritus* » est une remise en cause du fait que Détritus ne lui réponde pas⁵, le second en revanche présente par sa prosodie⁶ le fait que César lui parle comme un motif de fierté et un signe d'importance. Réalité que nous pouvons observer sur le spectrogramme de l'échange ci-dessous notamment par l'observation de la mélodie (ligne hachée) :



⁵ Le fait décrit lui-même n'apporte aucune information, mais a une valeur attentionnelle et scalaire : « j'attire ton attention sur le fait que *c'est à toi que je parle, Détritus*, et je te demande de le prendre en compte ».

⁶ La même séquence aurait en effet parfaitement pu être associée à des formes prosodiques très différentes, par exemple à de la peur. Ce qui définit la forme prosodique libre est en effet son caractère foncièrement et axiomatiquement imprédictible : rien dans le contexte gauche ne permet ni de prévoir la fanfaronnade de Détritus ni d'exclure l'expression d'un état de panique, etc.

Avant toutefois de nous intéresser plus précisément à la configuration mélodique, nous pouvons constater la variation de débit : César est en colère et parle très vite (9 syllabes en 1,51 seconde) et de manière hachée en montant haut pour toute sa tirade dans le registre aigu (F0 moyenne de 384 Hz). Détritus quant à lui s'exprime de manière beaucoup plus lente (10 syllabes en 2,87 secondes) en incluant des pauses dans son discours. Il met par fierté prosodiquement en valeur le « moi » qui est beaucoup plus aigu que le reste de ses propos, long et en forme de cloche. A l'inverse pour César, « toi », réalisé avec colère, est encore plus aigu que le reste de ses propos mais bref et montant.

2.3. EXEMPLE 2 EXTRAIT DE « MADAME PORTE LA CULOTTE » DE GEORGE CUKOR

Le second exemple choisi afin d'illustrer nos propos provient du film « Madame porte la culotte ». L'extrait concerné met en scène une femme venue réveiller son mari en lui apportant son petit déjeuner au lit et en lui signalant l'heure qu'il est (7h30) à deux reprises. Se réveillant le mari répète à son tour l'horaire indiqué par sa femme.

Dans cet échange, la femme énonce une première fois l'horaire sur un ton discret et relativement joyeux, voyant que son mari ne réagit pas elle répète l'heure mais cette fois-ci sur un ton insistant et de léger reproche⁷. Réveillé à contrecœur et ne voulant pas se lever, le mari répète lui aussi l'horaire sur un ton de dépit.

Les doublages du DVD nous ont permis d'analyser ces trois occurrences du même énoncé sur des tons différents en trois langues, français, italien et anglais :

Version française : *Sept heures et demi*

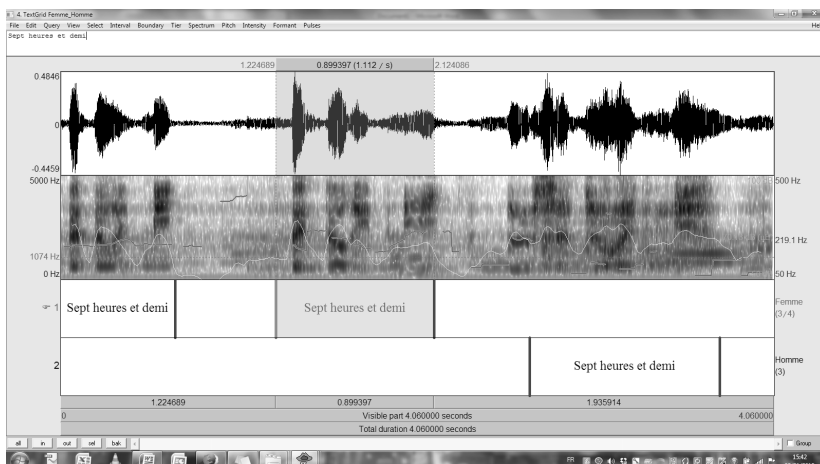
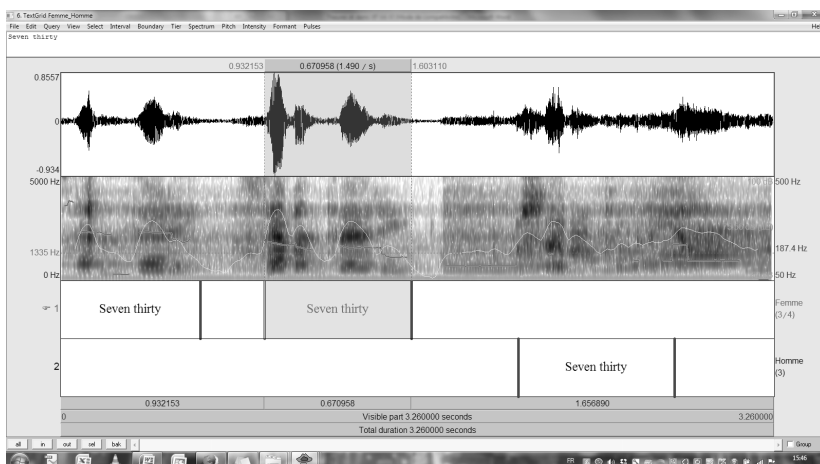
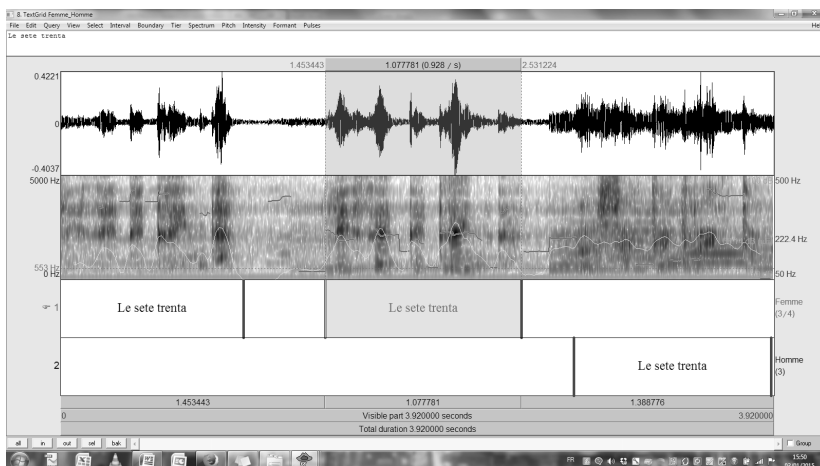
Version italienne : *Le sete trenta*

Version anglaise : *Seven thirty*

Il est apparu également au cours de cette étude qu'un même énoncé associé à des prosodies différentes engendrait, dans les trois langues concernées, une interprétation différente.

Les trois spectrogrammes suivants montrent la configuration prosodique des occurrences dans les trois langues mentionnées :

⁷ On peut établir le caractère intersubjectivement valide de ce type de caractérisation par différentes techniques. Par exemple en extrayant le segment concerné et en demandant à des personnes sans aucune connaissance du contexte d'emploi de décrire ce qui a pu se produire dans la situation concernée. Où après écoute de l'ensemble de la séquence en demandant un résumé de ce qui se passe ou en interrogeant directement sur la présence de tel ou tel trait (e.g. diriez-vous que tel personnage fait un reproche à tel personnage ?). Le premier test peut ne pas être discriminant si la prosodie elle-même ne l'est pas.



On peut par exemple remarquer en français une nette différence dans la réalisation mélodique (ligne hachée) de la première et de la seconde occurrence de « sept heures et demi ». La première est très peu modulée et d'une durée de 0,84 seconde alors que la seconde, se teintant de reproche présente davantage de modulation de la mélodie notamment sur la fin avec une forte montée. La réalisation est également plus longue (0,90 seconde). On note aussi une différence en anglais, la seconde occurrence étant cette fois-ci plus longue (0,67 contre 0,56 seconde) et plus grave (187 Hz contre 227Hz de moyenne) que la première. Il est intéressant de noter que la mélodie de la seconde occurrence n'est pas identique en français et en anglais mais que la nuance exprimée n'est pas tout à fait la même non plus, bien que se rapprochant du sentiment de reproche dans les deux cas. La nuance se perçoit également grâce à la réalisation successive des deux occurrences par la locutrice. Enfin, on observe en italien le même type de phénomène, la première occurrence est presque chuchotée alors que la seconde est plus longue et plus appuyée⁸.

Or ce type d'observation, quand il est mené sur un grand nombre de données et sur différents items permet de constater la récurrence et la conventionnalisation de certains patterns prosodiques, par exemple le fait que les mélodies montantes sont associées à l'expression de la conviction.

3. DU CONSTAT À LA THÉORIE : SÉMANTIQUE DES DESCRIPTEURS PROSODIQUES

Les travaux susmentionnés ont montré que la PNS comme la PLL traduisaient sémantiquement *un rapport*, vécu ou promu, à *ce dont il est question*. Raison pour laquelle nous souhaitons ici inscrire ce constat dans une théorie plus large des descripteurs sémantiques, en opposant les conceptions unisémiqes⁹ qui sous-tendent les conceptions linéaires de l'interprétation et les conceptions plurisémiqes qui sont nécessaires à une compréhension du statut sémantique de la PNS et de la PLL.

3.1. DESCRIPTEURS ET PLURISÉMIÉ

Nous employons ici le terme de descripteur non pas parce que nous pensons que la langue soit intrinsèquement descriptive, bien au contraire, mais parce que dans une conception plurisémiqie du sens, le fait qu'un descripteur puisse par exemple promouvoir une certaine relation au réel ne lui retire pas son statut de descripteur, pas plus que ne le ferait le fait que toute description soit « biaisée »

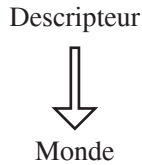
⁸ Nous ne détaillerons pas ici les paramètres mimo-gestuels de la situation.

⁹ À noter que le couple *unisémiqie/plurisémiqie* ne renvoie pas à la notion de *sème*, mais de sens, comme le mot *polysémie*. Il ne concerne pour autant pas le nombre de sens d'un signe, mais la complexité interne de chacun de ces sens ou plutôt de chaque emploi (ou emploi-type).

ou liée à un point de vue particulier. Ceci dans la mesure où au bout du compte aucune strate interprétative ne peut être considérée comme seconde par rapport à une autre.

3.2. APPROCHE UNISÉMIQUE DES DESCRIPTEURS

Car si la sémantique des descripteurs a longtemps été unisémique, à l'instar de la thèse schématisée ci-dessous :



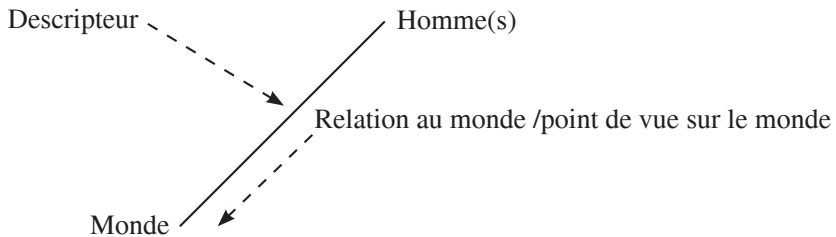
On sait depuis au moins les grammairiens modistes¹⁰, ou plus récemment en sémantique depuis Sapir (1944), Ducrot (1969), Cadiot et Nemo (1997a, b), que par exemple :

- la différence sémantique entre *peu* et *un peu* ne tient pas au fait que ces deux descripteurs décriraient des quantités différentes, mais qu'ils décrivent la même chose de deux façons différentes ;
- la différence entre *prudent* et *timoré* ne tient pas à ce qu'ils décriraient deux choses différentes mais au fait qu'ils apportent sur la même réalité (ne pas prendre de risque) deux jugements différents (il est bon ou non de ne pas prendre de risques) ;
- la polysémie des noms repose assez largement sur le fait que l'on va nommer de la même façon l'ensemble des choses avec lesquelles existe un même rapport (Cadiot et Nemo, 1997a), le descripteur décrivant directement ce rapport et seulement indirectement les objets du monde impliqués par ce rapport (cf. le numéro 150 de *Langages*, 2003) ;
- le choix du descripteur n'est jamais imposé par la langue, même s'il existe des formes de conventionnalisation, et peut aussi bien *trahir* ou *traduire* un rapport aux choses que *promouvoir* un rapport aux choses (comme dans la thèse ascriptiviste).

Ce qui conduit à ce que les descripteurs sémantiques, y compris les descripteurs prosodiques, loin de renvoyer au monde directement, renvoient à la relation au monde (ou au point de vue sur le monde) et seulement par ce biais au monde lui-même. Ce qui implique une conception plurisémique des

¹⁰ Au travers, dès le 13^e siècle, de la notion de *modi significandi*.

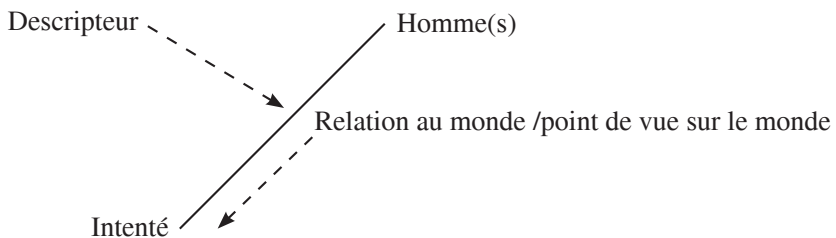
descripteurs : le monde n'est jamais accessible hors d'un rapport au monde et c'est à ce rapport que renvoient les descripteurs :



Plus généralement, il faut ajouter que :

- on peut appeler *intenté* ce dont on parle indépendamment de la façon dont il est présenté ;
- le calcul de l'intenté et de la façon dont il est présenté sont l'un comme l'autre au cœur de toute interprétation sémantique, celle-ci étant donc plurisémié ;
- le fait de pointer sur des relations et non directement sur des objets, n'interdit pas que le descripteur saisit bien ce dont il parle par ces relations, et qu'il est donc en ce sens plurisémié.

Ce qui au total implique une schématisation des descripteurs qui soit à même de reconnaître que tout emploi d'un descripteur se fait à propos d'un intenté qui existe indépendamment de ce que peut dire le descripteur : entre l'intenté nu et le descripteur qui l'habille, il n'y a plus de place pour l'ambiguïté du terme « monde ».

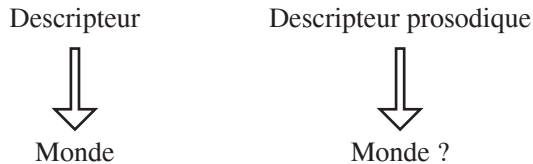


Une fois posées toutes ces notions, il devient possible à la fois de comprendre :

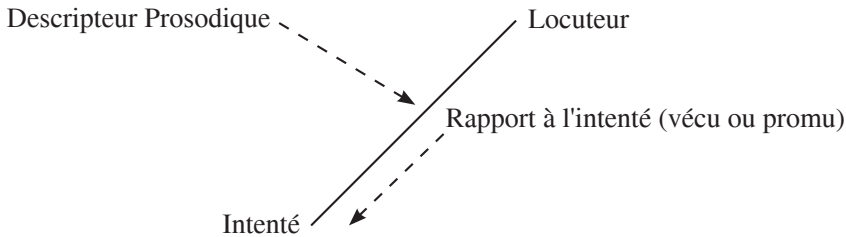
- pourquoi il est à peu près impossible de décrire la nature des descripteurs prosodiques dans le cadre des sémantiques nég-anthropiques (*i.e.* qui ignorant les hommes ignorent le rapport entre les hommes et le monde) et unisémié ;

- comment il est possible de décrire la nature sémantique des descripteurs prosodiques.

S'explique en particulier la façon dont les schémas qui cherchent à appliquer une conception unisémiqme des descripteurs prosodiques se heurtent à une impossible identification du référent :



Et donc la nécessité d'adopter une représentation plurisémiqme, en vertu de laquelle :



Il faut néanmoins souligner, et c'est particulièrement important, que ce dont parle un énoncé (*i.e.* son intenté) n'est aucunement identifiable avec ce que serait la valeur propositionnelle de la phrase énoncée (et donc intonnée).

Car quand par exemple César s'emporte en disant « *c'est à toi que je parle, Détritus* », son emportement ne concerne en rien le fait qu'il parle à Détritus, mais bien le double fait que Détritus fasse comme si ce n'était pas à lui que César s'adressait et surtout qu'il ne lui réponde pas.

Situation qui est exactement la même avec le troisième « *sept heures et demi* » de la version française, qui ne critique pas l'information « il est sept heures et demi » mais la non-conformité du comportement de la personne réveillée à la conclusion de l'énoncé correspondant (à savoir « il est temps de se lever »). Ce que l'on retrouve encore quand la PNS critique du « *Tu es au courant ?* » de Détritus s'avère porter non sur la question en tant que phrase mais bien sur le fait que le soldat concerné devrait le savoir ou encore devrait réagir.

4. PNS, PLL ET INTERFACE SÉMANTIQUE/PRAGMATIQUE

En résumé, il apparaît que le sens intonationnel ne porte donc pas sur le référent de la phrase mais bien sur l'intenté de l'énoncé et que cet état de chose signifie ni plus ni moins que *la forme prosodique π* , en tant que forme linguistique, commente un sens pragmatique et constitue donc *un commentaire linguistique de l'implicite discursif ou conversationnel*.

Ceci à l'opposé exact :

- du credo des modèles linéaires de l'interprétation, qui veut que la linguistique se situe obligatoirement en amont de l'interprétation et que les mécanismes pragmatiques soient immatériels ;
- de l'idée selon laquelle le sens linguistique serait par nature interne à un module, au sens cognitif du terme (Borg, 2004).

Les modèles gricéens et post-gricéens (e.g. la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson) de l'interprétation se trouvent ainsi doublement falsifiés avec :

- d'une part, la démonstration que le sens propositionnel n'est ni le seul sens linguistique ni un sens qui servirait de point de départ au reste de l'interprétation ;
- d'autre part la démonstration que la détermination de ce qui est dit (« *what is said* ») ne repose pas non plus sur un calcul pragmatique (Récanati, Moeschler) mais bien sur des contraintes prosodiques.

Ceci dans la mesure où il y a non seulement non-séparabilité entre détermination de « *ce qui est dit* » et compréhension de « *ce qui est dit de ce qui est dit* », mais un contraste saisissant entre le caractère explicite et public (auditif) de la PNS comme commentaire sur ce qui est dit, et le caractère implicite et seulement indirectement accessible de l'intenté de l'énoncé (ce dont il est question).

Dans l'interprétation, malgré ce que semble présupposer la formule « *ce qui est dit de ce qui est dit* », c'est bien en effet le premier élément qui est accessible avant le second et il est donc impossible, pour revenir à Ladd, de défendre l'idée que la PNS concernerait un commentaire relatif à un « sentence-level pragmatic meaning », quoi que ce « sentence-level pragmatic meaning » puisse être.

Moyennant quoi le fait qu'une prosodie « linguistiquement structurée » (et disponible dès le tout début du processus interprétatif) puisse porter sur des strates traditionnellement décrites comme se situant en aval et hors du composant linguistique, impose non seulement d'abandonner toute conception qui ferait du linguistique un amont du pragmatique, mais aussi et surtout impose d'adopter une approche plurisémié de l'interprétation.

La PNS (et PLL) introduit en effet des descripteurs prosodiques :

- dont on ne peut nier le caractère linguistique, eu égard au fait qu'ils modifient la forme phonologique des séquences concernées ;
- qui traduisent (ou prouvent) une certaine relation à ce dont on parle ;
- dont on ne peut nier le caractère obligatoire, dès lors que les locuteurs ne peuvent pas ne pas exprimer le rapport à ce dont ils parlent, y compris quand ils construisent (ou affectent) un rapport « neutre » ou de type « *business as usual* ».

Mais aussi :

- dont on ne peut exclure ni la récurrence ni le fait qu'ils puissent se conventionaliser, le même type de contour prosodique pouvant être utilisé à propos du même type de chose pour en dire le même type de choses ;
- qui est partie inhérente de « ce qui est dit à propos de ce qui est dit » et contribue à déterminer « ce qui est dit », qui s'avère *ne jamais être accessible indépendamment de ce commentaire prosodique* ;
- qui définissent pour chaque signe ou chaque séquence des emploi-types.

Or, l'existence de tels descripteurs prosodiques a d'énormes conséquences pour toute linguistique qui aurait la prétention d'aller du son au sens, en cela qu'elle implique :

- de reconsidérer la notion de forme morphologique, dès lors que celle-ci apparaît irréductible à la seule forme phonématique et comme devant être décrite comme une paire (φ, π) associant forme prosodique et forme phonématique, comme le montre le schéma suivant :

Emploi-type ET

Phon : σ φ : valeur (forme phonématique)

π : valeur (forme prosodique)

Sém : s ψ : valeur (profil)

ρ : valeur (relation)

Statut constructionnel γ : valeur

- de considérer que dans la mesure où n'est interprété par définition que ce qui est dit, et où par ailleurs rien n'est dit qui n'ait été intonné, le fait que cette intonation soit constituée pour une large part de descripteurs prosodiques, interdit définitivement de faire de la phrase (non intonnée) le point de départ du processus interprétatif.

Car si les sujets parlants peuvent être considérés dans une certaine mesure comme capables de séparer *au bout du compte* ce qui est dit de la façon dont cela est dit, il est en tous les cas incontestable que cette capacité (dont témoigne notre exemple de Détritus) ne peut s'exprimer qu'ex-post, et donc qu'une interprétation non contrainte par les descripteurs prosodiques ne pourrait exister que par une « annulation » délibérée des contraintes en question, annulation qui dans la réalité passerait obligatoirement par leur remplacement par des contraintes alternatives et s'avère donc impossible.

Imaginer comme l'impose la focalisation sur le composant syntaxique et les conceptions linéaires de l'interprétation que les sujets parlants après avoir entendu une phrase intonée calculeraient le sens de cette phrase (à l'intérieur du module syntaxique) en oubliant l'intonation puis arriveraient ensuite au sens de l'énoncé par des inférences pragmatiques, elles aussi définies comme indépendantes de l'intonation, est doublement inacceptable, à la fois parce que l'on ne voit aucune raison pour que les interprétants oublient ainsi les indices prosodiques dont ils disposent et ignorent les contraintes qu'elles imposent à l'interprétation et parce qu'il est tout à fait clair que si les phrases non intonées n'existent qu'en syntaxe, les énoncés non intonés eux ne peuvent pas exister et qu'il est donc vain pour faire de la pragmatique une discipline d'aval de nier le caractère linguistique de la prosodie.

Moyennant quoi, dans un système de contraintes pesant sur l'interprétation où les contraintes prosodiques ne contribuent ni plus ni moins que les autres à définir l'ensemble des contraintes à satisfaire, les descripteurs prosodiques pèsent sur la suite du discours, au sens de la pragmatique intégrée, y compris quand ils deviennent eux-mêmes objets de commentaires (« ce qui est dit de ce qui est dit de ce qui est dit ») ou du type de détournement d'énoncé dont témoigne dans notre exemple de Détritus la reprosodification complète de la phrase de César, lui faisant ainsi dire tout autre chose que ce qu'elle disait.

CONCLUSION

Nous avons pu montrer d'une part que les contraintes prosodiques de la PNS étant inscrites dans la forme linguistique elle-même, tout modèle qui prétendrait en faire abstraction devrait justifier son effacement et notamment expliquer par quel tour de passe-passe le sens de « ce qui est dit » pourrait être calculé indépendamment de la PNS ou par des principes pragmatiques.

Nous avons pu montrer d'autre part que la PNS joue le rôle sémantique de descripteur du rapport aux choses et fonctionne comme une instruction sémantique indiquant la nature du rapport à l'intenté, et permettant même de ce fait d'accéder à cet intenté.

Prendre en compte la prosodie non-structurale et sa forme lexicalisée qu'est la prosodie lexicale libre impose aussi, ou plutôt permet, de sortir des conceptions linéaires de l'interprétation et des interminables débats qu'elles ont provoqués sur la question de l'interface sémantique/pragmatique (*e.g.* Turner, éd, 1999) ou sur la question de l'interface linguistique/pragmatique. Ceci dans la mesure où elle exerce des contraintes doublement incontestables sur l'interprétation des mots comme des énoncés.

Mais ce qui importe avant tout pour conclure, est de noter que ces deux constats liés à l'existence de la PNS et de la PLL, s'ils mettent définitivement un terme aux approches linéaires de l'interprétation développées depuis le début des années 70, imposent une prise en compte élargie de la plurisémie de l'interprétation, autrement dit du fait que les différentes strates interprétatives associées à chaque emploi ou énonciation n'ont pas à être opposées les unes aux autres ou hiérarchisées en fonction de leur caractère supposément initial ou fondamental. De ce point de vue, la prise en compte de la PNS, paradoxalement, pourrait contribuer sur des bases objectives à briser l'un des principaux obstacles à une unification de la sémantique linguistique.

BIBLIOGRAPHIE

- Barnes, B. (1995), « Discourse Particles in French Conversation: (*eh*) *ben*, *bon* and *enfin* », *The French Review*, 68, 5 : 813-821.
- Benveniste, E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*. I, Paris: Gallimard.
- Benveniste, E. (1974), *Problèmes de linguistique générale*. II, Paris: Gallimard.
- Bertrand, R. et Chanut, C. (2005), « Fonctions pragmatiques et prosodie de *enfin* en français spontané », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 17 : 41-68.
- Borg, E. (2004), *Minimal Semantics*, New-York : Oxford University Press.
- Bouchard, D. (1995), *The Semantics of Syntax*, Chicago : Chicago University Press.
- Cadiot, A. et al. (1985), « *Enfin*, marqueur métalinguistique », *Journal of pragmatics*, 9 : 199-239.
- Cadiot, P. et Nemo, F. (1997a), « Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale », *Journal of French Language Studies*, 7 : 1-19.
- Cadiot, P. et Nemo, F. (1997b), « Pour une sémiogénèse du nom », *Langue française*, 113 : 24-35.
- Cadiot, P. et Visetti, Y.-M. (2001), « Motifs, profils, thèmes : une approche globale de la polysémie », *Cahiers de lexicologie*, 79 : 5-46.
- Calhoun, S. et Schweitzer, A. (2012), « Can Intonation Contours be Lexicalised? Implications for Discourse Meanings » in Elordieta, G. et Prieto, P. (eds.) *Prosody and Meaning* (Trends in Linguistics), De Gruyter Mouton.
- Chierchia, G et Mc-Connell-Ginet, S. (2000), *Meaning and Grammar. An Introduction to Semantics*, Cambridge : MIT Press.
- Ducrot, O. (1969), « Présupposés et sous-entendus », *Langue française*, 4 : 30-43.
- Ducrot, O. (1987), « L'interprétation comme point de départ imaginaire de la sémantique », in *Dire et ne pas dire* [1972], 1991, Paris : Hermann.
- Ducrot, O. et al. (1980), *Les mots du discours*, Paris : Minuit.
- Fischer, K. (éd.) (2006), *Approaches to Discourse Particles*, Oxford : Elsevier.
- Hansen, M.-B. Mosegaard (2005a), « From prepositional phrase to hesitation marker: The semantic and pragmatic evolution of French *enfin* », *Journal of Historical Pragmatics*, 6, 1: 37-68.
- Hansen, M.-B. Mosegaard (2005b), « A comparative study of the semantics and pragmatics of *enfin* and *finalemt*, in synchrony and diachrony », *Journal of French Language Studies*, 15, 2 : 153-171.
- Lacheret-Dujour, A. et Beaugendre, F. (2002), *La prosodie du français*, Paris : CNRS Editions.
- Ladd, D. R. (2008), *Intonational Phonology*, 2nd edition, Cambridge : Cambridge University Press.
- Langages (2003), *La constitution extrinsèque du référent*, 150, Paris : Armand Colin.

- Mertens, P. (2008), « Syntaxe, prosodie et structure informationnelle: une approche prédictive pour l'analyse de l'intonation dans le discours », *Travaux de Linguistique*, 56, 1 : 87-124.
- Nemo, F. (2000), « *Enfin, encore, toujours* entre indexicalité et emplois », in Englebert A. et al (éd.), *Actes du XXIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, (Bruxelles, juillet 1998), Tübingen, Max Niemeyer Verlag, vol. 7 : 499-511.
- Nemo, F. (2001), « Pour une approche indexicale (et non procédurale) des instructions sémantiques », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 9-10 : 195-218.
- Nemo, F. (2003), « Indexicalité, unification contextuelle et constitution extrinsèque du référent », *Langages*, 150 : 88-105.
- Nemo, F. (2009), « Profilage temporel dans l'interprétation des morphèmes : de *toujours* à *tout* », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 25-26 : 97-120.
- Nemo, F. (2010), « Routines interprétatives, constructions grammaticales et constructions discursives », *Estudos Linguísticos/Linguistic Studies*, 5: 35-53.
- Nemo, F. (2012), « Les signes comme accès et comme contraintes », in *Formes sémantiques, langages et interprétations, hommage à Pierre Cadiot*, Numéro spécial de la revue *TILV* : 12-23.
- Nemo, F. et Petit, M. (2012), « Sémantique des contextes-types », in Saussure, L. de et Rihs, A. (eds), *Etudes de sémantique et pragmatique françaises*, Berne : Lang : 379-403.
- Nemo, F. et Petit, M. (2009), « De la prosodie en discours à la prosodie en langue : lexicalisation de la forme prosodique des emplois-types » in Yoo, H.-Y. et Delais-Roussarie, E. (eds), *Actes d'IDP 09 (Interface Discours & Prosodie)*, Paris : 302-312.
- Nemo, F. et Petit, M. (2010), « Sémantiques des contextes-types », in Saussure, L. de et Rihs, A. (eds). *Etudes de sémantique et pragmatique française*, Berne : Lang, 379-397.
- Petit, M. (2009), *Discrimination prosodique et représentation du lexique : application aux emplois des connecteurs discursifs*, Thèse de doctorat, Université d'Orléans.
- Petit, M. (2010), « Prosodie et sémantique des mots : pour une morphologie élargie », in Álvarez Castro, C., Bango de la Campa, F. M. et Donaire, M. L. (éds) *Liens linguistiques. Études sur la combinatoire des composants*, Berne : Lang, 90, 99-114.
- Sapir, E. (1944), « Grading: a study in semantics », *Philosophy of Science*, 11: 93-116.
- Turner, K. (ed) (1999), *The Semantics/Pragmatics Interface From Different Points of View*, Oxford : Elsevier.
- Vincent, D. et Demers, M. (1994), « Les problèmes d'arrimage entre les études discursives et prosodiques. Le cas du «là» ponctuant », *Langues et linguistique*, 20 : 201-212.